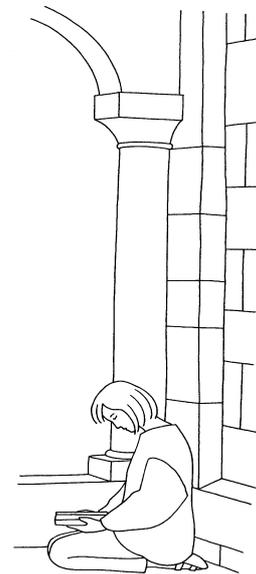


PRIER AVEC TOUT SON ÊTRE



Puisque nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces, c'est également avec tout notre être, avec toutes les fibres de notre corps et tous les facultés de notre âme que nous devons prier.

Essayons d'abord de les repérer.

I – LES DIFFÉRENTES ZONES DE NOTRE ÊTRE

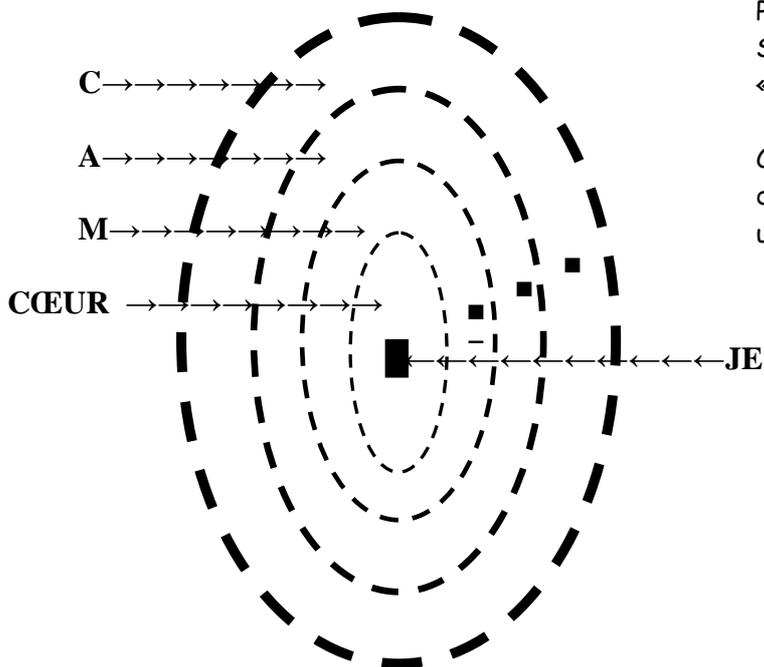
La zone *corporelle* (C), la plus extérieure, est la zone qui reçoit, par l'intermédiaire de nos cinq sens, toute une série d'informations sur le monde qui nous entoure. C'est aussi là que nous ressentons les plaisirs et les douleurs d'ordre sensible.

La zone *affective* (A) est le siège de nos émotions, de nos passions et des sentiments les plus variés (joie, tristesse, inquiétude, enthousiasme, sympathie, antipathie). Quand on parle d'une « peine de cœur » ou du « courrier du cœur », le mot cœur désigne cette zone affective.

La zone *mentale* (M) comprend l'ensemble de nos facultés cognitives : mémoire, imagination, intelligence.

Le *cœur* ou tréfonds de l'âme désigne la zone profonde de l'âme, capable du meilleur et du pire. Il est capable de se tourner vers Dieu avec un élan magnifique, de s'ouvrir à sa présence avec une confiance d'enfant, mais il est aussi capable de se laisser dominer par l'orgueil, la jalousie, la méchanceté, la sensualité (Mc 7, 21-22) et de devenir ainsi ce « cœur de pierre, ce cœur « incirconcis », « endurci »,

si souvent dénoncé par les prophètes (Ez 2, 4 ; Jr 3, 17 ; Ps 95, 8). C'est pourquoi nous demandons sans cesse au Seigneur de changer notre cœur, de nous donner un « cœur nouveau ».



Circulant au milieu de ces zones, un petit carré noir désigne mon « Je » en tant que je suis une personne unique. Ce « Je » possède quatre fonctions :

- « Je », c'est moi en tant que j'ai conscience de ce qui se passe dans les différentes zones corporelle, affective, mentale : réactions de joie, de souffrance, désirs propres à chacune de ces zones... Quand je suis endormi ou sous anesthésie générale, « Je » ne remplit plus cette fonction de prise de conscience.
- « Je », c'est moi en tant que je consens ou non à tel désir corporel, tel mouvement de sympathie ou d'antipathie, tel souvenir ou telle idée. C'est le propre d'une personne vraiment libre de n'être pas purement et simplement commandée par ses besoins et ses désirs, mais de décider si elle entend consentir ou non.
- « Je », c'est moi en tant que je mets en mouvement et stimule l'activité des différentes zones. Zone corporelle : je décide d'aller me promener ; zone affective : j'entretiens des sentiments d'affection envers telle personne ; zone mentale : j'entreprends de lire un roman.
- « Je », c'est moi en tant que je suis capable d'entrer en rapport, en relation personnelle, interpersonnelle, avec un autre « Je ». C'est « Je » qui instaure cette relation « Je-Tu » avec Dieu, qui est l'âme de la prière.

Les traits qui séparent les zones sont en *pointillé* pour rappeler les influences réciproques que ces différentes zones exercent l'une sur l'autre. Mais n'oublions pas que notre âme n'est pas un lieu où seraient juxtaposées différentes facultés, la sensibilité, l'intelligence, la volonté et le cœur profond. Ces facultés sont les pouvoirs d'une seule et même âme. Henri Bergson a beaucoup insisté sur la nécessité de ne pas céder à la tentation de « spatialiser » notre vie psychique.

Ne demandons donc pas à ce schéma - forcément schématique - d'être l'équivalent de tout un traité de psychologie. Sa seule ambition est de nous aider à comprendre le rôle que doivent jouer dans l'oraison notre corps, notre affectivité, notre esprit et notre volonté.

Le corps

Il doit participer de différentes manières à l'oraison

- Il est bon de trouver et d'adopter une *position* qui permet de ne pas être gêné par notre corps durant l'oraison.
- Il est bon d'exprimer parfois par un *geste* ce que nous voulons dire à Dieu. S'agenouiller, se prosterner, se tenir debout, s'asseoir, lever les mains, les joindre, les croiser, autant d'attitudes qui nous aident à vivre la gamme très variée des sentiments de notre cœur profond devant Dieu.
- Lorsque nous souffrons dans une partie de notre corps, nous ne pouvons pas faire autrement qu'y penser. Notre prière prend alors la forme d'un cri que nous jetons vers Dieu pour lui dire notre désarroi, lui demander son aide ou lui redire notre confiance et notre amour.



L'affectivité

Elle doit aussi participer à notre oraison.

- * Lorsque nous sommes envahis par des sentiments qui occupent tout le champ de notre conscience (peur de l'avenir, jalousie, rancune, tristesse liée à une mauvaise nouvelle que nous venons d'apprendre), il faut nous obliger à descendre au niveau du cœur profond pour y goûter une paix compatible avec ces sentiments.



Le 12 février 1889, M. Martin, le père de sainte Thérèse de Lisieux, est interné à l'asile du Bon Sauveur de Caen. Le 4 avril, Thérèse écrit à sa sœur Céline : « Souffrons en paix !... J'avoue que ce mot de paix me semblait un peu fort mais, l'autre jour, en y réfléchissant, j'ai trouvé le secret de souffrir en paix... Qui dit "paix" ne dit pas "joie" ou du moins joie sentie... Pour souffrir en paix, il suffit de bien vouloir tout ce que Jésus veut. »

Réflexion semblable trois semaines plus tard, le 26 avril : « Souffrons avec amertume, sans courage !... Jésus a souffert avec tristesse ! Sans tristesse, est-ce que l'âme souffrirait ? Et nous voudrions souffrir généreusement, grandement !... Céline, quelle illusion ! »

Bernadette constatait la même compatibilité de la tristesse et de la joie, quand elle se rendait au parloir de Nevers pour se montrer à des évêques curieux de connaître le visage de la petite voyante de Lourdes : « J'irai au parloir avec joie, disait-elle, quoique mon intérieur soit dans la tristesse. Je dirai à Dieu : oui j'y vais, à la condition qu'une âme sorte du purgatoire ou qu'un pécheur se convertisse. »

La paix que Jésus promet à ses disciples n'est donc pas « celle du monde » (Jn 14, 27) : elle n'est pas la tranquillité que procure l'absence de tout souci personnel ou familial, au niveau de l'affectivité, mais la paix profonde du cœur que procure la certitude d'être aimé de Dieu et de pouvoir sauver le monde par l'offrande de ses sacrifices.

Cela suppose que « je » prenne l'habitude de descendre au niveau de mon cœur profond lorsque je suis terriblement remué par un sentiment de tristesse, de rancune, de jalousie ou de crainte.

Et qu'est-ce que « je » fais, une fois arrivé dans ce cœur ?

- Je m'oblige à penser à une parole de Dieu qui vient torpiller ma tentation de me laisser totalement submerger par ce sentiment de tristesse, de rancune, de jalousie ou de crainte.
- Je demande au Seigneur de guérir mon cœur profond, de le débarrasser de l'ivraie qui l'encombre... et qui repousse toujours.

- Je ne suis pas étonné de la persistance de la tempête au niveau de mon affectivité : au sortir de l'oraison, mon sentiment d'antipathie n'aura sans doute pas disparu...

Ce n'est pas à ce niveau-là que le Seigneur veut me transformer, même si, à la longue, mes réactions spontanées d'agressivité finiront par être remplacées par une certaine douceur.

*

Il peut arriver que le Seigneur m'envoie des *consolations sensibles* au niveau de mon affectivité : j'éprouve alors beaucoup de plaisir à prier, je ne sens pas le temps passer, je n'ai pas envie de regarder ma montre, je suis heureux de découvrir des idées nouvelles en méditant un passage d'évangile, etc...

J'en remercie le Seigneur, mais je ne dois pas m'étonner de ne pas éprouver le lendemain le même enthousiasme au niveau de mon affectivité. Ce n'est pas à ce niveau que le Seigneur veut me transformer, me diviniser, mais au niveau de mon cœur profond.



La zone mentale

Elle joue un rôle très important dans la prière chrétienne. Ce n'est pas sans raison que les moines se lèvent une heure plus tôt chaque jour afin de faire leur fameuse « *lectio divina* ». Ils font le plein de vérités chrétiennes chaque matin afin d'en animer leur prière tout au long de la journée. Tous les monastères ont une abondante bibliothèque.

La *lecture spirituelle* remplit notre esprit de vérités que le cœur « ruminera » par la suite. Si tant de chrétiens trouvent l'oraison difficile, c'est qu'ils s'y rendent la « tête vide ». Les distractions ont vite fait d'envahir leur zone mentale. On ne supprime que ce qu'on remplace. Pour s'adonner tranquillement à l'oraison, il faut pouvoir éliminer les distractions par des versets bibliques ou des phrases d'auteurs spirituels qu'on a préalablement emmagasinés dans son esprit.

La paix que Dieu veut déposer dans le fond de notre cœur est bel et bien un fruit de l'Esprit-Saint, mais l'Esprit-Saint l'y produit en faisant retentir dans notre cœur une parole du Verbe prononcée une fois pour toutes « sous Ponce-Pilate ». On ne dira jamais assez que le rôle du Saint-Esprit n'est pas de remplacer le Verbe ou de délivrer un message différent du sien. Son rôle est de nous « rappeler » les paroles du Christ (Jn 14, 26), de nous les faire « goûter » et de nous introduire dans la Vérité tout entière (Jn 16, 13).

Lorsqu'on dit qu'il faut aller à Dieu avec « l'intelligence du cœur » et non avec sa seule intelligence, cela veut dire que, pour goûter Dieu, notre intelligence doit être toute pénétrée par la vertu théologique de charité ; cela ne signifie pas qu'il faille mettre notre intelligence en jachère. Le pape Jean-Paul II l'a rappelé avec force dans sa grande encyclique de 1998 : « *Fides et ratio* ». La raison a un grand rôle à jouer dans notre vie chrétienne. On ne bâtit pas sa foi, écrit le pape, « sur les cendres de la raison ».

Il suffit de voir la fréquence avec laquelle Dieu nous dit dans la Bible : « Souviens-toi ! ». Nous pécherions moins souvent si nous nous rappelions régulièrement toutes les merveilles que le Seigneur a faites et continue de faire pour nous.

II - LE RÔLE CAPITAL DU CŒUR DANS L'Oraison



Il est une espèce de *faculté* donnée à l'homme par Dieu pour entrer en rapport avec lui. A la suite du péché des origines, le cœur de l'homme est devenu, comme dit la Bible, « aveugle et rebelle ». Mais si l'homme supplie le Seigneur de le sauver, il obtient la guérison de cœur. Dieu lui fait un « cœur nouveau », c'est-à-dire un cœur tout renouvelé par l'Esprit-Saint ou plutôt qui se renouvelle de jour en jour, d'oraison en oraison, d'Eucharistie en Eucharistie.

C'est là que se noue la rencontre entre Dieu et l'homme. Notre cœur est le « *temple de Dieu* ». C'est là que le Seigneur nous attend. Il nous redit en quelque sorte ce qu'il disait au publicain de Jéricho juché sur son sycomore : « Zachée, descends vite : il faut qu'aujourd'hui j'aie demeure chez toi » (Lc 19, 5). Mais il pourrait nous dire tout autant : « Descends vite au fond de ton cœur pour m'y rencontrer, car j'y suis déjà ! » Étudions d'un peu plus près les différentes caractéristiques de cette faculté capitale de l'être humain.

1.-CE QU'IL Y A DE PLUS ORIGINAL EN CHACUN DE NOUS.

C'est par notre cœur que nous sommes un être absolument unique au monde. Deux frères jumeaux - des vrais jumeaux - se ressemblent souvent beaucoup par le visage, leur façon de sentir, de penser et d'agir. Mais ils ont l'un et l'autre quelque chose d'irréductible au niveau de leur cœur.

Quand j'ai rencontré quelqu'un dans un véritable cœur à cœur, je saisis qu'il y a dans toute personne humaine un je-ne-sais-quoi que je ne pourrai jamais atteindre. Loin de me décourager, cette part secrète de l'autre - que j'ai infiniment envie de respecter - ne fait que relancer mon amour. « Je crois que c'est cela, l'amour, écrivait Paul-André Lesort : ne pas pouvoir être en repos à cause du mystère d'un être. (*Les reins et les cœurs*, Plon, 1947, p. 167).

Le chrétien se réjouit à l'idée que Dieu nous crée un cœur à exemplaire unique. C'est notre bien le plus précieux, inaltérable. Même si nous sommes défigurés par un accident, même si nous devenons paralysés, même si nous perdons nos facultés intellectuelles, nous aurons toujours une façon unique de dire à Dieu : « Merci, Seigneur ! Pardon, Seigneur ! S'il te plaît, Seigneur ! Mon Dieu, je T'aime ! » Une façon unique de plaire au Créateur des étoiles ! Une étoile unique dans son ciel !

Cette certitude devrait nous délivrer à jamais de nos jalousies ! La part la plus précieuse d'un homme n'est pas celle que les autres connaissent, admirent et récompensent, mais celle que Dieu seul connaît et qui peut se cacher derrière une personnalité bien peu douée. « L'homme voit le visage ; dit la Bible, mais Dieu regarde le cœur » (1 S 16, 7). « L'essentiel est invisible pour les yeux », remarquait le Petit Prince.

Les handicapés nous étonnent souvent par la conscience qu'ils ont de cet essentiel. Ils comprennent facilement que l'amour est la valeur suprême de l'existence. Après avoir déjà perdu l'usage de ses membres inférieurs, un enfant de six ans devenu aveugle entend sa mère pleurer après de son lit. Il lui dit : « Pourquoi pleures-tu ? J'ai encore un cœur pour aimer ma maman ! » Il mourait quelques jours plus tard. N'était-il pas spécialement prêt à partir dans son éternité ? Son cœur avait atteint sa taille adulte, une maturité que nous n'avons sans doute pas encore à un âge plus avancé !

2.-UNE NOSTALGIE D'INFINI

Tous ceux qui ont eu le courage de sonder les profondeurs du cœur humain ont repéré son insatisfaction radicale : l'homme n'est jamais rassasié par les joies les plus merveilleuses que la vie lui apporte.

Les plus grands amoureux se rendent compte un jour qu'ils ne sont pas totalement comblés par la beauté, le charme et l'amour de l'autre. Même s'ils sont parvenus à l'harmonie sexuelle avec leur conjoint, même s'ils bénissent le ciel tous les jours de vivre avec un être aussi merveilleux, ils ont encore soif d'autre chose. Ils voudraient être aimés par un Être qui les connaisse et qui les aime encore plus, qui les habite en permanence, qui leur donne un bonheur infini que personne sur terre ne peut leur donner. Ils voudraient se trouver devant une Réalité absolument formidable en tous points, incontestable, qui ne vieillirait jamais, devant une Personne capable de faire l'unanimité et que l'on pourrait aimer à la folie et pour toujours. Bref, ils voudraient rencontrer un Être infiniment aimant et infiniment aimable ; ils ont la nostalgie de Dieu.

Les croyants ne sont évidemment pas les seuls à éprouver cette nostalgie, cette faim de Dieu. André Malraux met sur les lèvres de Gisors, le philosophe de *La condition humaine*, l'expression de ce désir que nous avons tous « d'être plus qu'homme, dans un monde d'hommes. Echapper à la condition humaine, vous disais-je. Non pas puissant : tout-puissant. La maladie chimérique, dont la volonté de puissance n'est que la justification intellectuelle, c'est la volonté de déité : tout homme rêve d'être dieu » (Gallimard, NRF, 1946, p. 272).

Mais le drame est précisément que, pour les athées ou ces agnostiques, l'homme est incapable de rencontrer ce Dieu auquel il aspire et qui transformerait radicalement son existence, en la divinisant.

Les croyants pensent au contraire que l'existence de cette nostalgie est, dans le cœur de l'homme, l'une des marques du Créateur sur son ouvrage. L'expression est de Descartes.



3.-LA CAPACITÉ D'ACCUEILLIR DIEU ET DE NOUS ÉLANCER VERS LUI

Voyons comment les chrétiens vivent ce désir d'infini qu'ils sentent sourdre eux aussi au fond de leur cœur, comment ils se représentent leur âme quand ils entrent en relation avec Dieu. Leur cœur leur apparaît tantôt comme une coupe immense que Dieu vient remplir, tantôt comme un élan qui les propulse vers Dieu. Et c'est vrai que Dieu est à la fois Celui qui vient combler le gouffre infini de notre cœur et celui qui nous attire dans l'océan sans rivage de son Amour.

- Une coupe immense que Dieu vient remplir

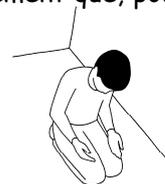
« Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, il gardera ma Parole, mon Père l'aimera, nous viendrons à lui et nous nous ferons chez lui une demeure » (Jn 14, 23). Depuis des siècles, cette phrase de l'Évangile a aidé des millions de chrétiens à accueillir dans leur cœur les Trois Personnes de la Sainte Trinité, à se recueillir au-dedans d'eux-mêmes pour Les y accueillir et jouir de leur présence. Ce n'est pas le monde que Dieu nous a donné pour nous rassasier, mais Lui-même.

Dans cette perspective, tout progrès dans la vie chrétienne apparaît comme une ouverture toujours plus grande de notre être au règne de Dieu, car « Dieu, fait remarquer Michel Etcheverry, n'est pas un locataire comme les autres : Il réclame toute la place ». Il est vrai qu'Il est aussi, et même d'abord, le Créateur du logis. Il n'a pas à s'y introduire ! Il s'y trouve déjà ! Il est Celui qui ne cesse de faire sortir du néant notre être tout entier, corps et âme, et en particulier ce cœur profond qui expérimente précisément que, pour être comblé comme il le désire, il doit ouvrir de plus en plus les portes à son Créateur.

O Toi qui es chez toi dans le fond de mon cœur,

Fais-moi vivre avec toi dans le fond de mon cœur

Fais-moi me perdre en toi dans le fond de mon cœur.



Si le Seigneur vient dans notre cœur, c'est pour le réjouir, le faire danser de joie, le purifier, l'assouplir, le diviniser, le transformer à son image. Alors, on n'a jamais fini d'ouvrir les portes de son cœur afin qu'Il puisse vraiment y régner et remporter la victoire sur toutes les forces ennemies qui l'abîment encore.

Et plus nous ouvrons les vannes, plus le Seigneur nous envahit des torrents de sa tendresse : « Fais-toi capacité, disait le Christ à Catherine de Sienne, Je me ferai torrent ! »

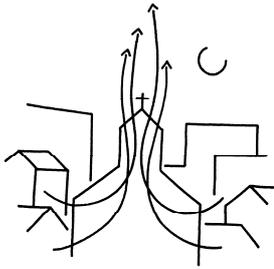
Thérèse d'Avila concevait l'âme comme un château dont Dieu occupe la demeure la plus retirée - la septième - et où Il veut consommer avec elle une alliance nuptiale définitive. Mais il nous faut souvent bien du temps pour quitter les appartements somptueux du château et rejoindre Dieu jusque dans la cellule la plus cachée de notre logis.

Tous les mystiques chrétiens ont utilisé d'une façon ou d'une autre cette comparaison pour dénoncer le danger de vivre au balcon de nous-mêmes, en nous laissant distraire et séduire par la première fantaisie qui passe, au lieu de descendre dans la cellule de notre âme pour y rejoindre Dieu. Ce « retour au cœur » est évidemment compatible avec une vie très occupée. Avec une vie de voyages - comme l'était devenue celle de Thérèse d'Avila. A une condition ! C'est que nous prenions le temps de faire régulièrement une petite pause.

Le Frère Laurent de la Résurrection, un carme cuisinier du XVII^{ème} siècle qui vivait à Paris et que toute la capitale venait consulter sur l'art de faire oraison, redonnait sans cesse le même conseil : Faites souvent une « plongée spirituelle » au cœur de vous-même pour vous entretenir avec Dieu, pour l'écouter vous redire son amour et pour lui dire le vôtre.

Ce qui ne supprime évidemment pas la nécessité de faire régulièrement une plus longue retraite, un « désert », pour rejoindre Dieu là où Il nous attend : dans la cellule la plus retirée de notre château intérieur. Dans ces heures de solitude contemplative, on prend goût à redire avec Elisabeth de la Trinité : « Pacifiez mon âme, faites-en votre ciel, votre demeure aimée et le lieu de votre repos : que je ne vous y laisse jamais seul, mais que je sois là tout entière, tout éveillée en ma foi, tout adorante, toute livrée à votre action créatrice. »

• Un élan vers Dieu



Temple que le Seigneur veut remplir de sa présence, château dont Il veut occuper la pièce la plus retirée, notre cœur est aussi un élan qui nous pousse vers Lui.

Dieu ne nous apparaît plus ici comme Celui qui vient nous combler de sa présence, mais comme le Pôle qui nous attire vers Lui, qui nous invite à plonger de plus en plus dans l'océan de son amour, à voler à tire-d'aile vers le ciel pour entrer dans sa joie.

Le mystique aura recours ici à d'autres symboles pour exprimer son expérience. Il ressent tout son être comme une flèche qui s'élanche vers son but, comme la cime du sapin ou du peuplier qui s'élève chaque jour davantage vers le ciel, comme l'alpiniste qui veut grimper toujours plus haut ou comme le navire qui veut prendre le large.

Saint Augustin a exprimé tout au début de ses *Confessions* l'expérience toute simple que chacun peut faire de ce désir : « Tu nous as faits pour Toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en Toi ». Hélas ! nous pouvons empêcher cet élan de notre cœur d'atteindre Dieu, en nous accrochant à des « idoles » dont nous faisons le but de notre vie : notre corps, notre réputation, nos œuvres, nos affaires, nos performances... Idoles auxquelles nous nous livrons et qui nous rendent esclaves. Idoles incapables de nous procurer le bonheur infini dont nous rêvons. Même une épouse, même les enfants ne peuvent pas constituer le Pôle suprême d'une existence humaine. Pour être vraiment heureux, l'homme a besoin de découvrir Celui qui est la Source de toute Vie, il a besoin de se prosterner devant la Beauté suprême, en lui criant avec François d'Assise :

« O Très-Haut ! Tout Puissant ! Bon Seigneur !

A Toi toute gloire, tout honneur et toute bénédiction ! »

A moins qu'il ne préfère dire tout simplement, comme Jésus le lui a appris : « Abba ! Papa chéri ! » Alors il découvre qu'une journée bien réussie n'est pas celle où il a accumulé les exploits ou celle où il a réglé beaucoup d' « affaires », mais une journée au cours de laquelle il s'est abandonné un peu plus dans les mains de Dieu, où il est entré un peu plus « en Lui », dans sa joie.

C'est ce qu'exprime encore Elisabeth de la Trinité quand elle compare son cœur non plus à la demeure dans laquelle Dieu vient se reposer, mais à un nageur désireux d'aller toujours plus loin dans l'Océan sans rivage de la Tendresse de Dieu : « Que chaque minute, écrit-elle, m'emporte plus avant dans la profondeur de votre mystère. »

Il arrive même parfois que nous percevions en quelque sorte l'élan de notre cœur vers Dieu ! Il s'envole vers Lui comme un aigle, il bondit vers Lui comme un chamois ou, plus simplement encore, il s'écoule doucement en Lui à la façon d'un ruisseau dont les eaux se hâtent lentement vers la mer. C'est l'expérience que faisait déjà Ignace d'Antioche, écrivant aux chrétiens de Rome, alors qu'il se dirigeait vers la capitale de l'Empire pour y être broyé par les dents des fauves : « J'entends en moi une eau vive qui murmure et qui me dit tout au-dedans de moi : Viens vers le Père. » (Lettre aux Romains, 7, 2)

Que nous percevions notre cœur comme une coupe que Dieu remplit ou comme un élan qui nous propulse vers lui, nous savons, si nous sommes chrétiens, que l'Esprit-Saint n'est pas pour rien dans cette histoire d'amour ! Il est à la fois le Don divin qui rassasie notre cœur et Celui qui nous prépare à le recevoir. Il est aussi - si nous prenons l'autre image - le vent qui souffle dans les voiles de notre navire pour qu'il vogue vers le Père. Ainsi Dieu demeure en nous et nous demeurons en Lui.

4-LA CAPACITÉ D'ACCUEILLIR EN NOUS LE MONDE ENTIER

Notre cœur est enfin cette tente immense capable d'abriter en elle des centaines et des milliers de frères et de sœurs. On le sent bien quand on se trouve au contact d'un Raoul Follereau, d'une Mère Térésa ou d'un Jean Vanier : ce sont des êtres qui ont laissé leur cœur se dilater aux dimensions du monde. Il y a de la place dans leur cœur : on ne s'y trouve pas à l'étroit. Ils ont laissé l'Esprit-Saint leur façonner un cœur de « frère universel » - l'expression chère au Père de Foucauld.



D'ailleurs tout amour vrai dilate le cœur. « Ce sont mes enfants qui m'ont libérée de la haine, expliquait une rescapée d'Auschwitz. Je me suis rendu compte qu'on ne pouvait pas élever des enfants dans la haine. » Un témoignage qui m'a d'autant plus bouleversé qu'il a été donné au cœur d'une soirée où les enfants de cette juive déportée entendaient pour la première fois leur maman faire cet aveu. Quelle émotion sur le visage de ces enfants qui apprenaient que, si leur mère s'était débarrassée de sa haine des nazis, c'était à cause de l'amour qu'elle leur avait donné !

Ici encore les chrétiens osent croire que c'est l'Esprit-Saint qui agit dans le cœur de tous les hommes de bonne volonté - même de ceux qui ne croient pas au mystère chrétien - pour le redresser et l'élargir. (Vatican II, *L'Eglise dans le monde de ce temps*, N° 22, §5). Le cœur de tout homme est fait pour aimer, mais il a besoin d'être purifié par l'Esprit de Dieu pour retrouver sa capacité naturelle d'accueil.



Apprenons « le retour au cœur » comme la Bible nous y invite. L'oraison en est le grand moyen. Mais cela exige que nous n'autorisions pas « Je » à se laisser accaparer par tout ce qui le sollicite, aussi bien dans le monde extérieur que dans notre monde intérieur. A ce prix-là nous arriverons à vivre au niveau du « cœur nouveau » à l'heure de l'oraison et tout au long de la journée. Un jour viendra où nous pourrons dire comme l'épouse du *Cantique des cantiques* : « Je dors, mais mon cœur veille » (5, 2), je travaille, je marche, je parle, mais mon « cœur » veille.